



Pour citer cet article :

**Lalire (Pierre), « Le centre d'accueil et d'observation de la Chartreuse », dans : *Les origines de l'éducation spécialisée en Côte d'Or, 2<sup>e</sup> journées régionales du CNAHES, les 2 et 3 avril 1997 à Dijon, Dijon, CREA, p. 93-98.***



# Le CENTRE d'ACCUEIL et d'OBSERVATION de la CHARTREUSE

*par Monsieur Pierre LALIRE*  
*ancien Educateur du Centre de la Chartreuse*

Il vous a été dit précédemment que l'Association « Le Service Social de Sauvegarde de l'Enfance de la région de DIJON » avait ouvert en Juillet 1943, un Centre d'Accueil et d'Observation dans un pavillon disponible de l'Hôpital psychiatrique de la Chartreuse.

Cet Établissement était géré par l'Administration de l'Hôpital et placé sous le contrôle médical du Médecin-Chef, le Docteur ADAM et les 16 garçons étaient pris en charge par deux infirmiers : Jean MONNIN et M. SAUSSIER.

Dès 1944, Mme LECAT, Assistance Sociale, assurait les liaisons avec le Tribunal pour Enfants puis en 1946, Melle LACOSTE, nouvelle Assistante Sociale, était détachée du Service pour travailler uniquement au Centre : pour assurer les contacts auprès des garçons, de leurs familles, donner des soins, voire faire passer des tests.

Un Directeur d'École en retraite, M. BURGAND, venait 2 heures, 4 jours par semaine pour tenter de faire la classe.

En 1945, M. Guy BERLAND a été nommé Chef du Centre pour animer cette petite équipe et trouver des occupations pour les élèves toujours enfermés. Il a dynamisé le système en place, organisé quelques activités éducatives, mais il était seul avec deux infirmiers psychiatriques et leur bonne volonté.

Dès 1945, l'Association souhaitait disposer de son propre personnel.

Après des tractations avec l'Hôpital psychiatrique, elle a pu recruter 5 éducateurs, l'hôpital prenant à sa charge uniquement le logement, l'alimentation, l'entretien. Les infirmiers et le veilleur de nuit n'intervenaient plus au Centre.

C'est ainsi que le 1<sup>er</sup> Juin 1946 (c'était un Samedi !), nous avons été réunis, cinq jeunes futurs éducateurs, recrutés dans les milieux d'animation et de jeunesse (scoutisme, coeurs-vaillants...).

Parlons des locaux :

Il s'agit d'un pavillon d'hôpital psychiatrique coincé entre deux pavillons identiques :

- l'un occupé par des hommes agités jour et nuit ;
- l'autre par des femmes hystériques, chantant et criant sans cesse, imaginez l'ambiance et l'odeur !

On entre dans un couloir partagé en deux par une petite cloison, un hall puis derrière la deuxième porte, un petit espace qui distribue à gauche sur une salle à manger (4 tables couvertes d'une plaque de zinc et quelques bancs).

A droite, une porte pour accéder à un dortoir d'une vingtaine de lits, jouxtant le seul bureau (le bureau du chef 4 m x 4 m).

Au bout du couloir, la cour, 4 arbres, des bancs scellés au mur et une coursive couverte donnant sur les W-C., deux cellules et un magasin, l'ensemble sombre pour ne pas dire sinistre. Toutes les fenêtres sont armées de barreaux et de grillage.

Le Directeur nous remet officiellement notre outil de travail : une très grosse clef : « LE PASSE ».

Attention, il marque notre appartenance à l'hôpital psychiatrique : et ouvre toutes les portes de l'Établissement, il est interdit de le perdre, de le prêter et tout particulièrement aux garçons !

Après avoir présenté le cadre de vie, parlons de ce qui se passe à l'intérieur. L'effectif comporte une vingtaine de garçons de 12 à 21 ans (en effet, à cette époque, la majorité était à 21 ans) ; les délinquants : incendiaires, vol de toutes sortes, moeurs, homicides, politiques (miliciens), vagabonds, correction paternelle et « pupilles de l'état, vicieux ! ».

Que faire avec cette population si différenciée ?



Nous étions là pour accueillir et observer, responsables numériquement et moralement de ces jeunes enfermés.

Il nous fallait inventer des activités pour les intéresser, meubler le temps, ne jamais les laisser seuls et éviter que l'un ou l'autre ne s'isole car quand on a cet âge, enfermé dans un tel environnement, les idées courent dans la tête et particulièrement celle de la fugue !

Sous la direction et les conseils de Guy BERLAND, nous organisons les jeux, beaucoup de sport, mais nous ne disposons d'aucun matériel - à part un ballon !

Au début, nous n'avions pas le droit de sortir à l'extérieur, mais sur nos insistance réitérées, le Chef du Centre a obtenu de la direction médicale et administrative, l'autorisation de tenter un essai de sortie collective. Après avoir reçu toutes les recommandations, nous sommes partis à 4 avec notre bande qui n'avait jamais vu cela - pour se défouler à l'extérieur du lieu-dit « Le foulon » (là où se trouve actuellement le Lac Kir), et le soir, tout le monde était là avec le souvenir d'une grande journée !

Certains élèves désignés par le Chef sortaient seuls accomplir quelques travaux domestiques chez des amis ou aider un boulanger, petits travaux permettant d'améliorer l'ordinaire qui n'était pas fameux : les rations servies par l'Hôpital étaient réduites à la portion congrue et la qualité laissait à désirer - mais avec la faim - les garçons ne discutaient guère la nourriture.

Nous devions aller chercher les repas à la cuisine centrale avec 6 ou 7 élèves qui portaient les gamelles. C'était une occasion de sortie (et de fugue) qui demandait à l'éducateur une attention permanente - mais récompensée à la cuisine par les conversations de nos garçons avec les malades qui assuraient le service de distribution - les commentaires du menu ne manquaient pas de piquant !

Une autre raison de sortie à l'extérieur nous était donnée le jeudi après-midi ; les élèves étaient invités à participer à la salle des fêtes à une séance de cinéma en compagnie de deux à trois cents malades, le spectacle n'était pas que sur l'écran mais surtout dans la salle !

L'avantage de cette sortie était complété par un vol collectif de charbon avec l'accord tacite et même bienveillant de l'encadrement, car nous avions tous froid !

Une autre sortie qui n'était pas obligatoire mais rassemblait un effectif important : l'assistance à la messe du dimanche où les garçons côtoyaient les filles et s'emparaient des bougies disposées auprès des statues - soit pour cirer le dortoir, soit pour les consommer ! ....



Petit à petit, le travail s'est organisé. Nous avons déjà noté la présence d'un instituteur qui assurait deux heures de classe 4 jours par semaine à des garçons qui n'en avaient ni l'envie, ni l'habitude.

J'admire encore la patience de ce brave homme confronté à une vingtaine de gamins, l'enseignement était bien le dernier de leurs soucis, et accablé quotidiennement d'ennuis matériels : tables grasses, éponges grasses pour effacer un tableau qui alors refusait la craie ; manquant de papier, il utilisait les pages de journaux découpées.

Puis, peu à peu, nous avons monté deux ateliers d'activités : l'un de nous a travaillé huit jours chez une rempailleuse de chaises ; il a appris le cannage et a ouvert un atelier, cherchant sa clientèle parmi toutes nos connaissances. Les garçons se sont bien adaptés à ce travail et devenaient habiles.

Un autre a tenté d'exploiter quelques ares de terre que l'économiste a bien voulu mettre à notre disposition pour faire du jardinage, travail de longue haleine, le résultat n'étant pas immédiat.

En ce qui me concerne, avec l'outillage emprunté à mon père et des chutes de bois et de contre-plaqué récupérées dans un atelier ami, j'ai ouvert l'atelier de bricolage bois : fabrication de jouets.

Le Chef du Centre a trouvé quelques moyens pour acheter des outils et du bois, l'atelier s'est développé de telle sorte qu'au mois de décembre, nous avons participé à une exposition de jouets à l'Église Saint-Philibert, présentant une maison de poupée complètement meublée et éclairée.

Nous avons également appris, chez le père d'un garçon cordonnier, à fabriquer des sandalettes de cuir, nous avons eu ainsi du travail à façon qui a duré plusieurs mois.

Au mois de Juin suivant, nous emmenions une quinzaine d'élèves arracher les oignons dans une ferme, ce qui avait l'avantage de procurer un solide repas de midi à nos travailleurs et un pécule intéressant qui jusqu'alors n'existait pas.

Ces activités complétaient les tâches routinières quotidiennes : lever, toilette, ménage (le plancher du dortoir était brillé au cul de bouteille - occupation qui prenait du temps - à défaut de cire). Repos, veillées, service de nuit.

Après quelques mois d'intense activité - qui nous faisait partager à 5, les jours, les nuits, les semaines - nous avons demandé à être déchargés des services de nuit, nos horaires hebdomadaires variant de 72 à 75 heures avec des roulements assez difficiles.



Notre demande fut agréée et nous avons vu revenir le veilleur de nuit, le soir à 20 h 45, il quittait son service à 6 h du matin - horaire qui nous libérait à 21 h mais exigeait notre présence le matin à 5 h 45 pour assurer la liaison avec le veilleur.

Dans le même temps, Guy BERLAND a tenté de nous former à l'accueil et à l'observation par des réunions dans son bureau, pendant les heures de classe, le seul jour où nous étions tous là, ce qui devenait difficile car notre effectif de 5 était réduit à 4 par le départ de l'un de nous qui abandonnait.

La méthode Guy BERLAND consistait à analyser un incident (il n'en manquait pas !) et nos conduites respectives. Nous en tirions une conclusion et c'est ainsi que s'est construit peu à peu le règlement intérieur.

En effet, chaque débat a fait l'objet d'une note écrite souvent à la manière de Fernand DELIGNY. Nous étions très marqués par son premier livre intitulé « Graine de Crapule, conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver » et que nous considérions comme notre catéchisme professionnel. Nous en étions nourris et admirions cette expérience que DELIGNY avait déjà faite en hôpital psychiatrique.

D'autres réunions avec le Docteur LECULIER, Médecin Chef, nous sensibilisaient aux différents aspects de l'enfance coupable, irrégulière, délinquante et particulièrement tout ce qui concernait la personnalité, la psychologie, la déficience intellectuelle, la maladie mentale, il nous initiait à la classification des troubles.

C'est sur ces bases que s'est construit peu à peu le rapport (qui ne s'appelait pas encore synthèse) par des fiches que nous remettions chaque semaine au Directeur.

Elles étaient reprises dans le cadre de la réunion médecin, directeur, assistante sociale, pour élaborer le document final remis au Juge des Enfants ou à l'autorité de placement.

Aucun d'entre nous n'était préparé à un tel travail et il aura fallu la persévérance de Guy BERLAND pour obtenir que soit régulièrement accomplie cette tâche qui nous paraissait une charge supplémentaire par rapport à nos activités déjà très prenantes.

C'est ainsi que la fonction d'Observation s'est peu à peu mise en place !

Cette équipe de la fondation a tenu 13 mois, elle a éclaté fin Juillet 1947 : 2 éducateurs sont partis vers d'autres activités. Quant aux deux autres :

Jean MOREAU a rejoint BEAUNE pour remplacer M. DUVERNE fondateur de la « Société Beaunoise de Protection de l'Enfance » et le Président m'a proposé de partir en formation à l'École de Montesson au mois d'Octobre.

Pour remplacer les départs, j'ai vu arriver de nouveaux collègues :

Jean DEVELAY, Pierre ALLOING, Jean BOISSELOT, André FRELEZEAU ; ce renouvellement des cadres a été d'autant plus bénéfique que Pierre ALLOING était le seul éducateur diplômé de l'Institut Pédotechnique de TOULOUSE. Il apportait son expérience, ses connaissances et il est ainsi devenu le premier psychologue du Centre.

Il a mis au point des méthodes d'observation plus scientifiques, plus développées et plus précises ; peu à peu s'est construite « la synthèse d'observation ».

A mon départ de l'École de MONTESSON, j'ai dû à la demande du Président, recruter et rémunérer mon remplaçant, Michel DUSSOULIER, incroyable !

Toujours sous la direction de Guy BERLAND, le Centre poursuivait sa route avec d'autres personnes et d'autres moyens...

Mais je ne saurais terminer le récit de cette « aventure » car c'était effectivement une aventure quotidienne, sans rappeler la Mémoire de Jean DEVELAY et de Michel DUSSOULIER, deux de ces pionniers disparus depuis peu.